Feu le démon de l'analogie ?

Anne-Marie Monluçon, Anna Saignes et Agathe Salha

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/500>

DOI : 10.4000/recherchestravaux.500

ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2012

Pagination : 5-20

ISBN : 978-2-84310-227-1

ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Anne-Marie Monluçon, Anna Saignes et Agathe Salha, « Feu le démon de l'analogie ? », *Recherches & Travaux* [En ligne], 80 | 2012, mis en ligne le 15 novembre 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/500> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.500>

Feu le démon de l'analogie?

Le titre de cet ouvrage, qui évoque une « fin d'empire » au singulier, surprendra peut-être ceux qui ont suivi, en 1991, le feuilleton estival du journal *Le Monde*, publié ensuite en recueil, sous le titre *Fins d'empires*¹. Il s'agissait de contributions d'historiens, adaptées à l'écriture journalistique, passant en revue les innombrables fins d'empires qui ont jalonné l'Histoire mondiale, de l'Antiquité au ^{xx}e siècle, fin de l'URSS comprise. Quel est l'intérêt de reprendre la question aujourd'hui et de la resserrer, en se consacrant uniquement à la fin de l'URSS, officiellement survenue en décembre 1991 ? N'est-ce pas faire double emploi avec les nombreuses manifestations et publications par lesquelles la communauté scientifique a célébré le vingtième anniversaire de la chute du Mur de Berlin² ? L'expression « fin d'empire » ne convoque pas exactement la même réalité – ne fût-ce que chronologique – ni les mêmes idées politiques, ni le même imaginaire que celle de la « chute du Mur » : elle renvoie à une durée autant qu'à un événement, à un État multinational – pour ne pas reprendre la phraséologie soviétique de l'internationalisme – par opposition aux États-Nations, et à un imaginaire richement illustré dans les lettres et les arts, depuis l'Antiquité, avec le paradigme essentiel de la fin de l'Empire romain, non seulement parce que de nombreux empires se sont réclamés de son héritage (deuxième, troisième Romes...), mais aussi parce qu'il a suscité quelques-unes des analyses fondatrices de notre réflexion sur l'Histoire (Montesquieu, Gibbon³).

1. J.-P. Rioux (textes réunis par), *Fins d'empires*, Le Monde Éditions/Plon, 1992.

2. J. Heurtaux et C. Pellen, *1989 à l'Est de l'Europe, une mémoire controversée*, L'Aube, 2009. L'Institut d'études slaves vient de publier les actes du colloque *La Pologne multiculturelle (1989-2009)*.

3. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734) ; E. Gibbon, *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1787).

Ce volume propose d'explorer l'imaginaire de la fin de l'Empire soviétique dans la littérature et les arts visuels. La présentation des articles ainsi que la problématique sont modulées en fonction de la chronologie, en distinguant – autant que faire se peut, car les allers et retours sont nombreux – les œuvres de l'avant et de l'après. Qu'est-ce qui l'emporte dans les années, ou les décennies, qui précèdent l'effondrement ? Des œuvres pessimistes, tablant sur la pérennité du totalitarisme communiste, ou des œuvres fondées sur l'espoir ? L'avant a-t-il été le temps des pressentiments ou celui de l'aveuglement ? Comment l'événement est-il présenté, selon qu'il est situé au cœur de l'URSS, à sa périphérie ou à l'extérieur ? Le temps de l'après-coup est assurément riche du recul que nous avons acquis, et des relectures, voire des renversements partiels auxquels on a pu assister. Les historiens proposent différents types d'explications, combinant la recherche des causes profondes et leur hiérarchisation avec l'idée qu'il faut prêter toute son attention à l'événement ruineux, à l'interaction soudainement efficace de causes multiples. Mais retrouve-t-on cette démarche analytique dans la littérature et au cinéma ? L'artiste peut éclairer l'Histoire de manière perspicace, et parfois fulgurante, mais ses moyens ne peuvent pas être ceux du savant. La littérature et le cinéma ont surtout pour tâche privilégiée de restituer l'expérience subjective, ainsi que l'articulation complexe du collectif et de l'individuel. Si l'effondrement de l'empire s'accompagne d'une créativité novatrice et suscite un mouvement d'échanges entre les deux anciens blocs, il signifie aussi pour beaucoup l'occasion de retrouver une mémoire confisquée. Enfin, alors que l'euphorie et, trop souvent, le triomphalisme occidental des premières années ont fait place à une vision beaucoup plus nuancée, on a pu constater l'émergence, chez certains, de l'« ostalgie », qui n'est pas sans rapport avec la difficulté à faire le deuil de l'empire.

La fin d'empire et la pensée analogique en question

Envisager la fin de l'Union soviétique sous le prisme de la fin d'empire, c'est privilégier une pensée analogique, soucieuse, semble-t-il à première vue, de chercher des causes et des explications rationnelles aux événements historiques. La perspective analogique embrasse en effet le temps long de l'Histoire ; elle permet d'expliquer *a posteriori* la fin d'empire, mais aussi de l'annoncer et de l'anticiper à partir d'exemples précédents. Théorisée pour la première fois par l'historien grec Polybe, à propos de l'anéantissement de Carthage par la puissance romaine, l'histoire de la décadence et de la fin des empires obéit depuis l'Antiquité à deux grands types d'explications, opposées et complémentaires.

La première est l'explication par une agression venue de l'extérieur. Elle renvoie aux images traditionnelles des invasions barbares et décrit une rupture historique à la fois brutale et circonscrite dans le temps. L'explication interne met au contraire en valeur un processus inscrit dans la durée, en privilégiant selon les cas des facteurs d'ordres politique, religieux ou culturel. « Dans le premier cas, affirme Polybe, il s'agit d'un accident imprévisible, dans l'autre, d'un aboutissement inéluctable⁴. Pour l'historien, la fin de l'empire relève de toute façon d'une nécessité naturelle comparable à celle qui s'impose aux êtres vivants, mais son propos est d'expliquer et de comparer les différents régimes politiques, afin que tous puissent « prévoir eux-mêmes ce qui doit arriver » (*ibid.*). Dans la lignée des analyses politiques de Polybe, des historiens chrétiens aux marxistes, en passant par les philosophes du siècle des Lumières, la décadence de l'Empire romain est à l'origine d'une abondante tradition historiographique et littéraire qui en a fait une référence essentielle⁵. Mais peut-être cette valeur paradigmatique constitue-t-elle en elle-même un leurre, dans la mesure où elle pourrait donner à penser que l'Histoire se répète. L'intérêt d'une vision analogique de la fin de l'Empire soviétique conduirait donc plutôt à mettre en valeur des différences et des spécificités ou bien à convoquer des modèles plus récents, tels l'Empire austro-hongrois ou les différents empires coloniaux dont la désagrégation précède immédiatement celle de l'URSS.

On pourrait ainsi montrer comment les événements de 1989 inversent terme à terme le paradigme romain : les images télévisuelles, dont chacun se souvient, montraient en effet la fuite de tout un peuple hors des frontières de l'empire, à l'exact opposé des invasions barbares. En outre, si l'URSS, dans la lignée de l'Empire russe, a repris à son compte la prophétie célèbre du moine Philothée assimilant Moscou à une troisième Rome, celle-ci relevait avant tout d'une rhétorique visant à convaincre de la pérennité du pouvoir soviétique. Dès les années 1970 pourtant, dans *Le Grand Hiver*, roman épique qui décrit la rupture des relations russo-albanaises en 1960-1961, Ismail Kadaré s'attachait précisément à déconstruire cette image chère à la propagande. Comme Montesquieu, avant lui, dans ses *Réflexions sur la monarchie universelle*, il inverse le paradigme romain en montrant que la barbarie est du côté

4. Polybe, *Histoire*, trad. du grec par D. Roussel, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, livre 6, p. 519.

5. Voir sur ce sujet la synthèse de l'historien S. Mazzarino, *La Fin du monde antique : avatars d'un thème historiographique*, trad. de l'italien par A. Charpentier, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1973. Ce thème historiographique reste vivant aujourd'hui comme le montre la parution de l'ouvrage de P. Heather, visant à réaliser la synthèse de la recherche historique récente sur les IV^e et V^e siècles : *The Fall of the Roman Empire : a New History of Rome and the Barbarians*, New York, Oxford University Press, 2006.

de l'attitude belliciste et autoritaire de l'empire⁶. En comparant la domination de l'URSS, empire des steppes plus ouvert sur son front est qu'orienté vers l'ouest, à celle de l'Empire ottoman, il réactive en l'inversant l'image des hordes barbares menaçant l'empire. L'article d'Ariane Eissen montre qu'à travers le récit nationaliste d'Ismail Kadaré, l'empire considéré du point de vue de ses marges révèle une fragilité inattendue.

Mais l'exemple de l'Albanie, qui se retira du pacte de Varsovie dès les années 1970, interroge d'une autre manière la fin de l'Empire soviétique : s'agit-il d'une fin brutale, assignable à une date précise, ou d'un lent processus de désagrégation ? Sans doute les événements de 1989 ont-ils d'autant plus frappé qu'ils témoignaient d'une rupture que nul n'avait mesurée, avec l'esprit même de la perestroïka, réforme interne entamée en 1985 par Gorbatchev dans une volonté de continuité. Peut-être la véritable rupture se situe-t-elle alors deux ans plus tard, en décembre 1991, lorsque Boris Eltsine mit fin au putsch des généraux soviétiques mais aussi au pouvoir du parti communiste incarné par Gorbatchev, et hissa le drapeau tricolore de la Russie en lieu et place de la faucille et du marteau⁷. Le symbole est mémorable, mais il n'en est pas moins ambigu car il marque aussi bien la victoire du national sur l'impérial que l'échec d'une idéologie et d'un système politique. Quoi qu'il en soit, ces dates et ces événements emblématiques ont marqué les mémoires individuelles, à l'Est comme à l'Ouest, avant tout parce qu'ils bouleversaient la vision d'un monde bipolaire profondément ancrée dans les esprits de plusieurs générations, nées avant ou après la Seconde Guerre mondiale. Il faut rappeler en effet, comme le faisait en 1993 l'écrivain et journaliste polonais Ryszard Kapuściński, à quel point prévalait alors le sentiment de la pérennité de l'Empire soviétique :

[...] juste avant la désintégration de l'URSS, certains soviétologues occidentaux, et plus particulièrement politologues américains, développèrent paradoxalement une théorie d'après laquelle l'URSS était le modèle politique le plus stable et le plus durable du monde. Le principal représentant de ce courant de pensée était Jerry F. Hough, professeur à Duke University. Comme l'écrit Théodore Draper (*The New York Review of Books*, 1992), pas un seul politologue américain ne prédit la chute de l'URSS⁸.

A contrario, si *L'Empire éclaté* d'Hélène Carrère d'Encausse, paru en 1978, a fait tant de bruit, c'est moins par l'exactitude de ses analyses prédictives, pour une part démenties par l'Histoire, que parce que cet ouvrage rompait avec la

6. Montesquieu, « Réflexions sur la monarchie universelle », dans *Œuvres complètes*, vol. 2, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1964, p. 192-197.

7. Voir J.-P. Rioux, « Du tricolore sur le Kremlin », dans *Fins d'empires*, ouvr. cité, p. 11-17.

8. R. Kapuściński, *Imperium* [1993], trad. du polonais par V. Patte, 10/18, 1999, p. 323.

pensée commune, en affirmant la fragilité de l'Empire soviétique. Contrairement à ce qu'elle annonçait cependant, la rupture n'est pas venue d'abord des républiques asiatiques musulmanes, mais des pays baltes et de l'Europe centrale. Les événements de 1989 marquaient-ils alors l'achèvement d'un processus révolutionnaire, entamé par le haut avec la perestroïka, ou l'accélération définitive d'une désagrégation progressive, avec la sécession des pays baltes, de l'Ukraine et de la Géorgie, puis des républiques du Caucase ?

Sans doute la réflexion analogique ne permet-elle pas de lever ces interrogations, mais au contraire de les creuser et de les approfondir en multipliant les points de référence et de comparaison. Elle revêt alors moins une fonction strictement historique – au sens, sans doute trop restreint, d'un discours qui tenterait de rendre compte de l'enchaînement des causes et des effets – qu'une fonction pédagogique et heuristique. L'article d'Anne-Marie Monluçon montre comment, dans *Imperium*, vaste ouvrage conçu sur le modèle d'un reportage par Ryszard Kapuściński à l'occasion d'un voyage dans l'ex-Union soviétique en 1989-1991, l'auteur recourt à l'analogie en multipliant les exemples récents : décolonisation africaine, dont il a été le témoin direct en tant qu'envoyé spécial de la Pologne communiste, révolution iranienne dans les années 1970. La multiplicité de ces références témoigne bien de la volonté pédagogique de Kapuściński, qui convoque une mémoire historique contemporaine partagée par ses lecteurs, mais elle révèle aussi sa perplexité face à la complexité et à l'ampleur du phénomène historique dont il est le témoin.

Cette ampleur de l'événement justifie d'une autre manière l'analogie avec les fins d'empires précédentes. Si le ^{xx}e siècle, comme l'écrit Jean-Pierre Rioux dans l'ouvrage cité plus haut, a été « un extraordinaire fossoyeur d'empires », pour beaucoup d'observateurs contemporains, la fin de l'Empire soviétique n'en fut pas un exemple de plus. Il s'agissait bien davantage, comme l'écrit Alexander Demandt, de la fin d'une Histoire jusque-là marquée par le phénomène impérial :

L'auto-dissolution de l'Union soviétique, le 31 décembre 1991, a mis fin à l'âge de l'empire. Pendant plus de trois mille ans, la politique internationale a été façonnée par des empires mondiaux. C'est désormais terminé⁹.

9. « *The self-dissolution of the Soviet Union on 31 December 1991 brought the age of empire to an end. For three thousand years world politics was shaped by world empires. Now that is over.* » Cité par H. Münkler, dans *Empires, The Logic of World Domination from Ancient Rome to the United States*, trad. de l'allemand par P. Camillier, Cambridge, Polity Press, 2007, p. 141. Sur le fait que l'effondrement de l'URSS a semblé, dans un premier temps, mettre fin à l'idée même d'empire ; voir dans le même ouvrage le chapitre « Les analyses de la fin d'empire et la question des aires post-impériales » (« *Analyses of the end of empire and the problem of post-imperial areas* »), p. 141-146.

Même si on considère aujourd'hui que la concurrence militaire avec les États-Unis, relancée par le programme de la Guerre des étoiles de Ronald Reagan, a sans nul doute contribué à la ruine de l'URSS et accéléré son déclin, les événements de 1989 et 1991 n'ont pas été perçus sur le moment comme la victoire et l'affirmation d'un nouvel empire. C'est donc contre toute attente qu'un nouvel impérialisme américain s'est très vite affirmé, à la fois avec la victoire de la première guerre du Golfe et l'essor de l'idéologie néoconservatrice¹⁰. Les années 1980 coïncident en effet avec l'émergence d'un sentiment de décadence de l'Empire américain et d'une crise de son modèle politique, social et économique, tandis que la résurgence des guerres et des massacres en Europe, liée à l'affirmation des nationalismes, laisse le sentiment qu'un nouvel ordre supranational peine à remplacer l'ancien. Pour beaucoup d'observateurs de l'époque, la désagrégation de l'Union soviétique a paru coïncider avec la fin de l'Histoire des empires et d'un « régime d'historicité » millénaire¹¹. Dans une perspective ainsi élargie, l'événement ne signifiait plus seulement le nouvel échec d'une ambition et d'une volonté de puissance, mais également d'une vision téléologique de l'Histoire humaine¹². Au-delà de l'événement lui-même, c'est le deuil de l'idée d'empire qui s'est aussi imposé.

Même chez un historien aussi rationaliste que Polybe, la fin d'empire suscitait déjà une forme de mélancolie dont témoigne bien l'épisode célèbre de la méditation de Scipion, général romain victorieux, devant les ruines de Carthage :

En voyant la ville de Carthage ainsi détruite de fond en comble, Scipion, dit-on, versa des larmes et l'on vit qu'il pleurait sur le sort de l'ennemi. Après être resté longtemps perdu dans ses méditations, songeant que les cités, les nations et les empires sont tous, comme les hommes, voués au déclin par la divinité, que tel avait été le sort d'Ilion, cité jadis prospère, celui des empires assyrien, mède et perse, qui furent en leur temps, les plus vastes du monde, celui, en dernier lieu, de la Macédoine, qui brilla d'un si vif éclat, il cita [...] les vers que voici :

Un jour viendra où elle périra, la sainte Ilion,
Et, avec elle, Priam et le peuple de Priam à la bonne lance.

Polybe, qui avait été son maître, lui demanda sans détour à quoi il pensait. Scipion répondit alors, sans essayer de le cacher, qu'il pensait à sa patrie pour laquelle il éprouvait des craintes, en voyant comment vont les choses humaines¹³.

10. Voir également sur ce point H. Münkler, « Le surprenant retour de l'empire » (« *The surprising return of empire* »), p. 139-167.

11. Nous empruntons l'expression à l'ouvrage de Fr. Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2003.

12. Cette vision téléologique renvoie à ce qu'H. Münkler analyse comme la « mission » et l'auto-sacralisation nécessaires au développement de tout empire (« *Imperial missions and the sacredness of empire* », p. 84-96).

13. Nous citons ici un passage d'Appien (*Punica*, 132) plus développé et explicite que le récit équivalent de l'épisode par Polybe (*Histoire*, ouvr. cité, livre 38, p. 1194).

De même, la vision de la fin de l'Empire soviétique suscite-t-elle une forme de mélancolie, qu'illustrent parfaitement les photographies d'Eric Lusito (p. 21-29)¹⁴. À partir de 2002, et pendant une dizaine d'années, ce dernier a parcouru les territoires de l'ancien Empire soviétique, photographiant ses bases militaires abandonnées, montrées tantôt depuis l'extérieur, dans leur environnement naturel, tantôt de l'intérieur, avec les documents et les éléments de propagande qu'elles renfermaient. Révélant des lieux stratégiques longtemps interdits au public, ces photographies répondent à un projet à la fois documentaire et artistique : la volonté de comprendre ce que furent la puissance et l'ambition de l'ancien empire, mais aussi de suggérer l'émotion esthétique que suscite la vision de ses ruines. Parce qu'elles sont l'œuvre d'un témoin et d'un voyageur, ces photographies font écho à de nombreuses œuvres évoquées dans ce volume. Elles révèlent une réalité géographique et physique de l'empire, une survie tangible et visible dans l'espace et le temps, au-delà de sa disparition politique et historique. En exhumant ces traces, ces photographies archéologiques font resurgir le souvenir d'autres empires disparus, dans une vision qui restitue le temps long et l'épaisseur de l'Histoire. Le voyage dans l'espace est aussi un voyage dans le temps, dans lequel l'émotion esthétique est inséparable du désir de connaître et de comprendre.

Le temps des prophètes ?

Les langues slaves, que l'Histoire a associées au bloc de l'Est, disposent généralement de deux mots pour désigner l'empire : *imperium*, érudit et rare, et un terme dérivé du latin *caesar*, *cesarstwo*, en polonais, ou *císařství*, en tchèque. Dans plusieurs langues slaves, le polonais et le tchèque par exemple (mais non le russe qui emploie couramment империя dérivé d'*imperium*), le terme dérivé de *caesar* est d'un emploi courant, aussi bien dans la langue de tous les jours que dans les livres d'Histoire. Si Ryszard Kapuściński peut se contenter d'intituler son livre *Imperium*, c'est que le terme ne présente aucune ambiguïté. C'est sous le même titre que l'ouvrage sera d'ailleurs traduit en tchèque. Pour les Tchèques comme pour les Polonais, l'*imperium* c'est sans hésitation aucune l'Empire soviétique. Le terme n'est nullement neutre et d'autant plus chargé d'ironie qu'il a été également employé pour désigner

14. Ces photographies d'Eric Lusito ont fait l'objet d'une exposition itinérante (Lettonie, Suisse) sous le titre «After the wall, traces de l'Empire soviétique» ainsi que d'une monographie, *After the wall : traces of the Soviet Empire*, Dewi Lewis Publishing, 2009. Voir également les sites <<http://fotomuzejs.lv/exhibitions/future/219-lucito>>, <<http://www.images.ch/2011-2012/quair/quair-exposition-en-cours.html>>.

l'Empire russe entre 1721 et 1917, alors que l'Autriche-Hongrie n'a jamais été appelée autrement que *cesarstwo*, en polonais, ou *čísarství*, en tchèque. Il ne semble pas excessif d'avancer qu'*imperium* est un synonyme de « tyrannie ». Enfin, pour faire un tour complet des connotations complexes du terme dans les langues slaves, il faut sans doute rappeler que l'« impérialisme », « américain », ou « capitaliste » (et il s'agit bien cette fois du dérivé d'*imperium*), est un terme clé de la propagande communiste, dont le sens exact, langue de bois oblige, n'est d'ailleurs pas bien précis. Finalement, dans la phraséologie du système comme dans la langue des opposants, le mot *imperium* a quelque chose d'une insulte.

En Pologne, l'usage de désigner l'Union soviétique par le terme *imperium* semble avoir été lancé par Czesław Miłosz dans *La Pensée captive*. Il y a là sans doute autant une charge polémique qu'une hypothèse heuristique. Dès la préface déjà, en 1953, Miłosz rappelle le succès de Gibbon dans la nouvelle Pologne communiste :

En 1945 les pays de l'Europe de l'Est ont été conquis par la Nouvelle Foi venue de l'Est. Dans les cercles intellectuels de Varsovie il est devenu alors très à la mode de comparer le communisme avec l'expansion du christianisme. *The Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon mérite en effet d'être lu aujourd'hui et fournit de nombreuses analogies. La partie de l'Europe où, grâce aux victoires de l'Armée rouge, il était désormais possible de greffer la Nouvelle Foi, était au fond païenne. Afin de mettre en marche l'appareil de l'État, il fallait tirer profit des païens. Il se trouva que j'étais, en raison de mon hostilité aux doctrines totalitaires de droite, considéré comme un « bon païen », c'est-à-dire un païen qui, on pouvait s'y attendre, allait se laisser progressivement convaincre de la justesse de l'orthodoxie¹⁵.

Le communisme est assimilé ici à une nouvelle religion se répandant en Europe comme le christianisme dans l'Empire romain. Une vingtaine d'années plus tard, Miłosz commence encore sa préface à *Empereur de la Terre* par les lignes suivantes :

Nous sommes aujourd'hui comme les Dalmates dans l'Empire romain décadent. Ils étaient les seuls à se sentir concernés par sa chute pendant que les autres s'en moquaient éperdument¹⁶.

Cette fois-ci l'empire décadent c'est l'Occident qui, vu de l'Est, connaît un déclin spirituel sans précédent, et qui laisse pointer à l'horizon une configuration inédite :

15. *La Pensée captive*, trad. du polonais par A. Prudhommeaux et l'auteur, Gallimard, coll. « Les Essais », 1953. Nous proposons notre propre traduction.

16. C. Miłosz, *Empereur de la terre*, trad. de l'anglais et du polonais par L. Dyèvre, Fayard, 1987, p. 7. Cet ouvrage est la traduction intégrale du livre en langue anglaise *Emperor of the Earth* (Berkeley, University of California Press, 1977), qui réunit des essais écrits entre 1956 et 1974, en polonais ou en anglais.

[...] dans le contexte nouveau de ce dernier quart du xx^e siècle, la possibilité d'un glissement du centre vers les périphéries ne peut être écartée à la légère¹⁷.

Ce renversement du paradigme romain chez Miłosz, dont il faudrait certes scruter les étapes avec plus de précision, donne une idée de la plasticité de l'analogie dans le monde communiste.

L'analogie a-t-elle permis d'envisager le déclin et la chute de l'Empire soviétique ? Table ronde polonaise entre février et avril 1989, Révolution de velours et chute du Mur de Berlin en décembre de la même année, acte de décès de l'Union soviétique en décembre 1991 : si chaque pays de l'ancien bloc de l'Est a sa propre date symbolique, le débat qui suscite les positions les plus diamétralement opposées semble porter sur la surprise provoquée par l'effondrement du communisme. Aujourd'hui encore certains se disent médusés, alors que d'autres s'érigent en prophètes. On peut remarquer des échos de ces deux positions dans les articles qui composent ce recueil. Si Ryszard Kapuściński fait état d'une Union soviétique jugée généralement inébranlable, Bogusław Bakula avance au contraire dans son article que la question du scénario de la chute était, tout au long de l'existence du communisme, la seule pertinente car tout le monde savait que la chute allait un jour avoir lieu. Selon ce dernier, l'anti-utopie ou la dystopie sont des genres voués précisément à l'exploration de la question du scénario du l'effondrement. Le roman de Zinoviev, daté de 1988, *Katastroïka*, explique l'effondrement par la décomposition en profondeur du tissu social et des infrastructures économiques. Une année plus tôt, celui de Voïnovitch, *Moscou 2042*, avait imaginé un scénario somme toute semblable, même s'il se termine par un retour à la monarchie. Dans le premier cas, sous des dehors de renouveau, la *nomenklatura* se maintient au pouvoir, alors que dans le deuxième la Russie semble prise dans un cycle sans fin, où les changements de régime ne sont qu'apparents et dissimulent un état des choses à jamais immuable. Dès lors peut-on vraiment dire que l'effondrement de l'empire est annoncé ? C'est plutôt la permanence du système au-delà de ses avatars que ces deux anti-utopies racontent. Prenons une autre anti-utopie du bloc de l'Est, *La Petite Apocalypse* du Polonais Tadeusz Konwicki¹⁸, la Pologne qui y est décrite souffre d'une décomposition en profondeur du tissu social, d'une pénurie chronique et d'une désorganisation générale dans tous les domaines. Peut-on voir alors dans le motif des ruines architecturales – le Varsovie de Konwicki est littéralement en train de s'effondrer – comme sociales et économiques un

17. *Ibid.*

18. T. Konwicki, *Mała Apokalipsa*, *Zapis*, n° 10, avril 1979 (il s'agit de l'édition originale, dans un circuit parallèle). En français : *La Petite Apocalypse*, trad. du polonais par Z. Bobowicz, Presses Pocket, 1993.

écho de la lecture analogique? On est en effet tenté de rapprocher ces romans mettant à nu la charpente vermoulue d'un système qui tente encore de sauver les apparences, des photos d'Eric Lusito qui révèlent si bien la fragilité du système dissimulée sous des dehors clinquants.

L'analogie a-t-elle été un outil d'analyse du communisme? Dans la littérature polonaise, par exemple, on est forcé de constater le recours fréquent au déguisement historique pour parler de façon détournée de la Pologne sous domination soviétique. Comme l'affirme Aleksander Fiut : « les paraboles historiques susceptibles d'une lecture politique étaient chose courante ». Il ne s'agit sans doute pas tant de se dérober aux censeurs, qui, comme le rappelle Tadeusz Szczepański à propos de la Pologne également sont bien trop fins pour se laisser abuser par quelques toges et autres accessoires. On peut toutefois avancer l'hypothèse que le roman historique est une manière de permettre à la censure de sauver la face, tout en laissant une certaine liberté de manœuvre aux écrivains qui, de leur côté, acceptent de rester en Pologne et de publier dans le circuit officiel. En d'autres termes : personne n'est dupe, mais tout le monde fait comme s'il l'était. Selon Aleksander Fiut cependant, la lecture analogique de l'Histoire n'est pas le véritable but du romancier. La polémique qui sous-tend le roman porte essentiellement sur la conception hégélienne et marxiste de l'Histoire. Car la conception de l'Histoire de Jacek Bocheński est assez proche de celle de Michel Foucault. L'analogie ne permet pas ici de comprendre, encore moins de prévoir, mais sa dimension subversive n'en est pas moins forte puisque Bocheński attaque les fondements philosophiques du système. Que dire de la référence à l'empire chez le poète et essayiste Zbigniew Herbert, l'auteur polonais sans doute le plus proche de la culture antique? Son *Labyrinthe au bord de la mer*¹⁹ est une suite d'essais consacrés à la Grèce, aux Étrusques, à Rome. Il y a certes une intention politique dans « L'affaire de Samos », le récit de la violente mise au pas de Samos par Périclès, contemporaine de l'instauration à Athènes d'une forme de censure au théâtre. Le texte est écrit peu après 1968, dédié à Miroslav Holub, et l'intention qui le sous-tend est claire. Mais en lisant « La leçon de latin », l'essai inachevé sur les déboires des Romains face aux Bretons, on ne manquera pas de s'arrêter sur les quelques lignes où le poète explique que si les différentes politiques mises en œuvre par les Romains pour venir à bout des Bretons se sont avérées inefficaces, c'est parce que la question *Quid salvum sit, si Roma*

19. Z. Herbert, *Labirynt nad morzem*, Varsovie, Fundacja Zeszytów Literackich, 2000. En français : *Le Labyrinthe au bord de la mer*, trad. du polonais par Br. Gautier, Le Bruit du Temps, 2011. Cet ouvrage regroupe des essais écrits dans les années 1960 et 1970. Les éditions Le Bruit du Temps publient, [en 2011], un volume de poèmes de Herbert : *Corde de lumière* suivi de *Hermès, le chien et l'étoile* et de *L'étude de l'objet*, trad. du polonais par Br. Gautier.

perit?, justement, n'effleure même pas l'esprit des Bretons. Il ne pourrait guère en être autrement puisque l'empire, pour les Bretons, n'est qu'une horde de soldats « lourdauds, sanguins et brutaux ». Herbert ironise ainsi sur le célèbre ouvrage d'Edward Gibbon, qui selon lui, imagine ces brutes comme de jeunes hommes pâles et mélancoliques, lisant Marc Aurèle durant les étapes. La question que posent les essais déborde leur contexte politique immédiat et converge vers une vision originale de l'Histoire : qui sont les vrais barbares ? les limites entre la civilisation et la barbarie sont-elles fixes ? qu'est-ce qui fait que l'Histoire retient une civilisation alors qu'elle en oublie une autre ? C'est là une vision de l'Histoire, mais aussi de la littérature, qui, selon Herbert, a le pouvoir de ressusciter la mémoire de ces mondes oubliés, telles les civilisations minoenne ou étrusque.

L'analogie a-t-elle été un outil au service de l'analyse psychologique ? Véritable expérience de la pensée, la fiction nous permet d'explorer la vie de l'être humain en système totalitaire. Peut-être faut-il retenir que déjà, dans *La Pensée captive*, Czesław Miłosz s'attachait aux dispositions intérieures du païen qui accepte la Nouvelle Foi. Quoi qu'on pense de la pertinence de ses analyses et des intentions qui sous-tendent ce livre – Miłosz cherche à justifier, auprès des autres comme de lui-même, sa décision de quitter la Pologne communiste –, il donne le ton d'une certaine approche du communisme, « de l'intérieur » de l'individu. C'est cette approche que met en valeur Marie-Odile Thirouin en comparant *La Plaisanterie* de Milan Kundera et *Le Premier Cercle* d'Alexandre Soljenitsyne, deux romans qui ont quelque chose de singulier à nous dire sur l'existence humaine en situation de « dévastation », c'est-à-dire telle que les conditions historiques créées par l'Empire soviétique ont pu la mettre en lumière. Cette dévastation est perceptible, dans *La Plaisanterie*, à travers le pillage des paysages (vues d'Ostrava et des bords de la Morava, poussière qui couvre la ville natale de Ludvik) et des vies (celles de Lucie et de Ludvik). Dans le *Premier Cercle*, on pense à la campagne collectivisée de Rojdestevo sur la rivière Istia, « terre mutilée, défigurée, dolente » et aux détenus de la *charachka*²⁰, qui ont véritablement tout perdu. On peut mettre en relation ces univers dévastés avec le monde ravagé, paysages et individus compris, de la République populaire de Pologne, si bien décrit par Jerzy Andrzejewski ou Tadeusz Konwicki par exemple. Ou encore avec le motif de la dépression du censeur dans les deux films analysés par Tadeusz Szczepański, *L'Inventaire* et *L'Évasion du cinéma « Liberté »*. Pourtant, de cette expérience de la dévastation, et justement grâce à cette expérience

20. *Charachka* était le nom informel de laboratoires secrets soviétiques appartenant au système du goulag.

fondamentale de la perte totale, les personnages de Kundera, de Soljenitsyne, et le censeur du film de Marczewski finissent par se relever, d'une manière ou d'une autre, dans ou hors de l'Histoire. Le mal finit donc par s'autodétruire : c'est là, propose Marie-Odile Thirouin, la seule loi qui commande l'Histoire, n'en déplaie à Hegel et à Marx. Et tout empire périra...

Élaboration de scénarios de la fin du système, analyse des mécanismes du pouvoir, des dispositions intérieures de l'individu, des relations entre périphérie et centre, entre barbarie et civilisation... les usages de l'analogie sont multiples et ne se laissent pas réduire à un mode d'emploi universel. C'est une spécificité du discours sur la politique propre à la littérature que de faire jouer différents foyers de signification. Les usages de l'analogie en système totalitaire le confirment. On peut néanmoins avancer que parmi ceux-ci il en est un particulièrement subversif : celui qui consiste à détourner la lecture analogique au profit d'une polémique avec l'idée même de lois qui commandent l'Histoire. Cette remise en cause serait-elle due à l'expérience du totalitarisme ? Ces lignes de Tocqueville suggèrent qu'il n'en est rien :

Quoique la révolution qui s'opère dans l'état social, les lois, les idées, les sentiments des hommes, soit bien loin d'être terminée, déjà on ne saurait comparer ses œuvres avec rien de ce qui s'est vu précédemment dans le monde. Je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'Antiquité la plus reculée : je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui est sous mes yeux. Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres²¹.

Le régime d'historicité où le passé éclairait l'avenir est définitivement caduc, commente François Hartog²², et pas seulement en système totalitaire. Toutefois les photos d'Eric Lusito mettent peut-être en lumière un phénomène que l'Histoire de l'Union soviétique et du bloc de l'Est rend particulièrement sensible. Il ne s'agit pas là, en effet, de ruines anciennes de monuments érigés il y a des siècles. Ces photos représentent des édifices et des esthétiques qui, à l'échelle de l'Histoire de l'Empire romain, n'ont duré qu'un laps de temps infiniment petit, sortis de terre pour aussitôt y retourner. C'est peut-être cette accélération de la marche de l'Histoire qui met au défi toute tentative d'interprétation.

21. A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique* [1840], Gallimard, coll. « Folio histoire », 2005, t. 2, p. 451-452.

22. Fr. Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, ouvr. cité, p. 106.

La littérature de la Transition : de l'effondrement à la mémoire retrouvée

Quels changements – ou effets de continuité – idéologiques et esthétiques peut-on observer dans la littérature de la Transition du socialisme au capitalisme ? L'effondrement de l'Empire soviétique a-t-il provoqué une crise de la représentation perceptible sur le plan artistique ? En premier lieu, la réception de certaines œuvres a varié. Comme l'analyse Marie-Odile Thirouin, les deux romans de Soljenitsyne et de Kundera ont été reçus, à leur parution en Occident, en 1968, comme des « brûlots antisoviétiques ». La liberté politique retrouvée autorise désormais des lectures morales, anthropologiques ou métaphysiques. En second lieu, ce n'est pas un hasard si les deux dernières décennies ont vu émerger des formes narratives non fictionnelles, comme les récits de voyage de Ryszard Kapuściński et d'Andrzej Stasiuk analysés par Anne-Marie Monluçon. La littérature dissidente nous avait habitués à la fiction qui constitue une forme de protection minimale contre la censure, ou alors à l'essai (Havel, Konràd, Kundera). La naissance de ce genre – car d'après l'essai d'Andrzej Stasiuk, l'Europe centrale n'aurait jamais eu de grands voyageurs²³ – est assurément liée au rétablissement de la liberté de circuler et de s'exprimer, ainsi qu'à la sécurité retrouvée. Elle referme une parenthèse ouverte en 1945, ou même dès 1939 – sauf déplacement forcé, déportation ou « voyage politique²⁴ ». Même au sein de la littérature d'Europe de l'Ouest, les récits de voyage à l'Est se sont, par la force des choses, raréfiés jusqu'en 1989. *Le Voyage en Pologne* d'Alfred Döblin date de 1924, les reportages de Joseph Roth traduits dans *Croquis de voyage* datent des années 1920. Le voyage d'Amsterdam à Istanbul de Patrick Leigh Fermor remonte à 1933-1934, et le premier voyage de Claude Simon en URSS au début des années 1930. Le reportage littéraire de Ryszard Kapuściński, *Bush à la polonaise*²⁵, avait cependant ouvert la voie à un genre de voyage à l'intérieur des frontières, portant un regard critique, au prix d'un jeu retors avec la censure. Depuis 1989, on

23. Y. Andrukhovych, A. Stasiuk, *Mon Europe* [2000], trad. du polonais par M. Laurent, Montricher (Suisse), Noir sur Blanc, 2004, p. 109.

24. Sur la question, vient de paraître S. Cœuré et R. Mazuy (dir.), *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, CNRS éditions, coll. « Mondes russes et est-européens », 2012.

25. R. Kapuściński, *Busz po polsku* [1962], Varsovie, Czytelnik, 2007 (non traduit). Il s'agit d'une série de reportages effectués en Pologne. Le titre dit assez la dimension critique de cet ouvrage à l'égard des attentes du pouvoir qui eût préféré que l'auteur donnât une image plus positive de la Pologne socialiste.

assiste à une floraison de récits de voyage comme les trois livres de Mariusz Wilk, Polonais installé dans le Grand Nord russe depuis 1993 (*Le Journal d'un loup* [1999], *La Maison au bord du lac de l'Oniego* [2006], *Dans les pas des rennes* [2007]) ou celui du Russe Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés* [2002]. Ces textes marquent le début (ou la reprise) d'échanges internes à l'Europe de l'Est, Russie comprise, dont l'article de Miloš Zelenka souligne la rareté dans les périodes précédentes, où la vie artistique et intellectuelle était, malgré tout, largement soumise à l'influence des sources occidentales. Celles-ci restent cependant prégnantes, car les grands modèles sont les œuvres de Jack Kerouac, Bruce Chatwin ou Nicolas Bouvier.

Les formes antitotalitaires, les procédés pour déjouer la censure, dont l'analogie, avec ses anachronismes proximisants, ses pastiches de la langue de bois, ont-ils perdu leur raison d'être depuis 1989 ? La nécessité d'évoquer le présent de manière oblique et voilée n'est plus de mise. Les usages limités de l'analogie dans notre période, notamment avec la fin de l'Empire romain, inversent d'ailleurs le fonctionnement antérieur du procédé. Contrairement à Jacek Bocheński qui représentait la tyrannie antique en suggérant des ressemblances avec le régime communiste, dans son roman *Le Cheveu de Vénus* analysé par Isabelle Després, Mikhaïl Chichkine part du présent pour remonter au passé. Et significativement, il se réfère à une Rome plus mythique qu'historique, ville de l'amour, des musées, dans le cadre d'une esthétique postmoderne, où les références se multiplient. Il renvoie en effet à la fin des Empires soviétique et tsariste, à la fin des Empires antiques tels que la Perse et Babylone, mais aussi à celui des Grecs vaincus par les barbares. Dans *Le Cheveu de Vénus*, les schèmes bibliques d'apocalypse et de résurrection sont finalement plus porteurs de sens que les références historiques.

En revanche, les références aux Empires austro-hongrois et ottoman, chez Andrzej Stasiuk, ne témoignent pas d'une pensée analogique, mais d'une mémoire retrouvée, de la réappropriation d'une part de l'identité centre-européenne, au prix d'un changement de réception : la « prison des peuples » est perçue comme un exemple d'État supranational où la cohabitation pacifique était possible. Pour autant, il s'agit moins de nostalgie que de mélancolie. La mélancolie est le sentiment de la perte, une obsession de la mortalité qui mine toute expérience. On peut concevoir une mélancolie historique, car l'Europe centrale n'est pas seulement le lieu où sont morts des empires, mais celui où l'on a exterminé des peuples, détruit des mondes – le monde juif, celui des Tsiganes. Andrzej Stasiuk décrit un monde disparaissant, qui ne se limite pas à l'héritage communiste ; Ryszard Kapuściński écrit contre l'effacement de la mémoire, fût-elle douloureuse, comme celle des camps en URSS. Les voyageurs, auxquels on pourrait adjoindre l'Ukrainien Yuri Andrukhovych,

dressent le portrait d'une « Europe fantôme²⁶ », pour faire écho au titre du livre publié par Katarina Raabe et l'éditrice Monika Sznajderman, compagne d'Andrzej Stasiuk.

En matière politique, il ne s'agit ni de nostalgie ni de désillusion, mais peut-être aussi de mélancolie. Les plus lucides des dissidents n'avaient pas seulement mené à son terme la critique du socialisme réel et fait le deuil des utopies révolutionnaires. Ils savaient aussi depuis les années 1970 à quoi s'en tenir en ce qui concerne l'Occident et son matérialisme. Malgré cette continuité spirituelle et tonale, l'effondrement de l'empire a provoqué un changement de régime de signification. Depuis des décennies, les artistes et le public s'étaient habitués à produire et décoder les doubles sens. Quand Ryszard Kapuściński écrivait sur le Négus et sa cour, tous les Polonais reconnaissaient les dignitaires du parti communiste. La levée de la censure voue-t-elle la création à l'univocité ? L'écart sensible entre l'écriture de Ryszard Kapuściński et celle d'Andrzej Stasiuk donne à réfléchir sur cette mutation. Ce dernier choisit de préserver l'opacité, développe une écriture volontiers énigmatique.

Les œuvres étudiées dans ce volume conjuguent lucidité et créativité. Les opposants d'hier adoptent une posture critique face à l'occidentalisation et au capitalisme mondialisé. Ils forgent une nouvelle esthétique, mélange de laideur et de poésie mélancolique, qui rejoint le travail du photographe Eric Lusito. Les auteurs russes semblent plus pessimistes que les Centre-Européens, parce qu'ils sont confrontés, dans la Russie de Vladimir Poutine, à une menace de régression vers la dictature. Non seulement la censure économique se révèle aussi efficace que la censure idéologique, mais certains craignent que l'on ne revienne, dans le cinéma russe, à un système d'allusions cryptées comme le montre l'article de Didier Coureau. L'analyse de Tadeusz Szczepański souligne, quant à elle, l'écart entre la réflexion éthique sur la responsabilité, dans les films des années 1989-1990, et sa récupération politique récente sous le nom de « lustration ». L'avenir dira si la crise économique actuelle ainsi que les échecs de l'intégration européenne ouvrent en Europe centrale une période placée sous le signe de la régression, et quel imaginaire risque de convoquer un tel scénario.

Les analogies qui s'imposent déjouent parfois les attentes. On pouvait penser que les événements de 1989, tant que la situation fut incertaine, ranimeraient les souvenirs de 1956 à Budapest ou de 1968 à Prague. Or, dans ce corpus, qui n'est pas exhaustif il est vrai, la mémoire de ces épreuves ne se retrouve que sous la forme d'une métaphore, insistante, qui compare l'empire

26. K. Raabe et M. Sznajderman (dir.), *Last and Lost. Atlas d'une Europe fantôme* [2006], Francfort-sur-le-Main / Montricher (Suisse), Noir sur Blanc, 2007.

à l'hiver et l'effondrement ainsi que la Transition au dégel (Didier Coureau, Isabelle Després, et Anne-Marie Monluçon). En revanche, au cours de l'année 2011, l'analogie est réapparue, dans l'une de ses fonctions qui est de faire face à l'urgence, d'essayer de penser l'événement «à chaud». Plusieurs journalistes ont hésité entre référence pessimiste à Prague en 1968 et référence optimiste à Berlin en 1989 pour appréhender le Printemps arabe, et certains se demandent maintenant si l'on a affaire à un scénario à l'iranienne comme en 1979. Ces exemples montrent la rapidité avec laquelle l'actualité recycle l'Histoire. Désormais 1989 n'est plus le comparé mais le comparant. Mais le propre de l'art est d'obéir à un rythme plus lent sans pour autant être le fruit d'une conscience en retard. Il se donne le temps qu'il faut pour écarter les «souvenirs écrans». Le démon de l'analogie continue donc d'animer les esprits et de nourrir des réflexions d'autant plus fructueuses qu'elles sont critiques par rapport à l'idée d'une répétition de l'Histoire.

Il y aurait plusieurs manières de présenter les travaux de ce volume en fonction du corpus d'œuvres littéraires et de films étudiés. On pourrait choisir comme principe de classement le clivage géographique entre le centre (l'URSS), la périphérie (les républiques soviétiques du Caucase, par exemple, ainsi que les pays d'Europe centrale) et enfin les œuvres occidentales ou de l'émigration. Mais les corpus, le plus souvent comparatistes, confrontent des œuvres hétérogènes du point de vue géographique et linguistique. La distinction entre les œuvres de fiction (romans, films) et celles de non-fiction (films documentaires ou biographiques, récits de voyage, essais) apporterait un autre éclairage. Nous avons opté pour une présentation chronologique, bien que celle-ci présente des difficultés, du fait de l'Histoire éditoriale complexe de certains textes.

Il manque à ce panorama, forcément incomplet, des travaux consacrés à la RDA, aux pays baltes, à la Hongrie, la Roumanie ou l'ex-Yougoslavie, mais surtout un volet permettant de se faire une idée de ce qu'on a écrit et filmé, en Europe de l'Ouest, au sujet de la fin de l'Empire soviétique. Ce volume ne fait qu'ouvrir un chantier que nous souhaiterions poursuivre.

Nous tenons à adresser nos chaleureux remerciements aux traducteurs. Sans leur infatigable compétence ce volume comparatiste n'aurait pu être réalisé.

Mig 21, 126^e Régiment aérien de chasse, Bayantal, Mongolie, 2008.
(© Eric Lusito)

Site 120, 2^e Division blindée de la Garde, Tchoibalsan, Mongolie, 2008.
(© Eric Lusito)

677^e Régiment d'artillerie, Shebi-Gobi, Mongolie, 2008.
(© Eric Lusito)

Bibliothèque, 129^e Centre indépendant radiotechnique de détection avancée,
Skrunda, Lettonie, 2007.
(© Eric Lusito)

193^e Régiment blindé d'entraînement,
Dobele, Lettonie, 2007.
(© Eric Lusito)

KGB, unité n° 93544, Moscou, Russie, 2006.
(© Eric Lusito)

Portraits officiels de membres du Politburo.
(© Eric Lusito)

Portrait tiré d'un rouleau de négatifs récupéré dans la base militaire du
649^e centre indépendant de reconnaissance radio d'objectifs spatiaux.
(© Eric Lusito)

Affiche « Je sers l'Union soviétique ».
(© Eric Lusito)